

Suis-je de ma paroisse ?

Organisation paroissiale et sentiment d'appartenance

Exposé introductif

Le but de ce premier et bref exposé, c'est simplement d'envisager les différents aspects de la question posée aujourd'hui, celle du sentiment d'appartenance aux nouvelles paroisses. A ce stade, il s'agit donc surtout de poser des questions ou plutôt de mettre en évidence les questions que cela pose. J'ai choisi d'en mettre cinq en valeur, ici, je vais essentiellement les poser et j'y reviendrai plus en profondeur dans l'exposé de l'après-midi.

1. Et tout d'abord, je dois vous avouer que je ne suis pas tout à fait à l'aise avec cette question de l'appartenance à la paroisse. Je l'ai dit d'entrée de jeu à celui qui m'a demandé cette intervention. Je lui ai dit aussi que cela m'intéressait de la creuser car elle est loin d'être sans intérêt et surtout elle mérite d'être bien posée.

Lorsqu'on parle d'appartenance en Eglise, cela m'évoque un texte essentiel de S. Paul dans la première aux Corinthiens : « ... il y a des discordes parmi vous. Je m'explique ; chacun de vous parle ainsi : 'Moi j'appartiens à Paul. –Moi à Apollos. – Moi à Céphas. – Moi à Christ.' Le Christ est-il divisé ? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? Est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ? » (1 Co 1, 10-13). La question décisive, ce n'est pas celle de l'appartenance à telle paroisse, *ma* paroisse en plus, encore moins évidemment celle de l'appartenance à tel curé. Aborder les choses ainsi peut même détourner de l'essentiel et l'essentiel, c'est d'appartenir au Christ. Dès lors, la question qu'il faut poser, c'est celle du lien entre l'appartenance à la paroisse et l'appartenance au Christ.

Le lien à une paroisse fait sens et est important si là, on peut faire l'expérience vivante de l'appartenance au Christ avec tout ce que cette expérience peut ouvrir pour grandir en humanité. Et si on peut vivre cette expérience avec d'autres et la nourrir en la renouvelant régulièrement.

Concrètement, chez nous, l'histoire de l'appartenance à *ma* paroisse a été fortement liée au sentiment d'appartenance à tel village ou tel quartier. *Je suis de ma paroisse* était équivalent à je suis de tel village, de tel quartier. Ce type d'appartenance a beaucoup évolué même s'il persiste un certain sens de l'appartenance locale, même si parfois elle renaît. Mais là-dessus, notre sociologue vous éclairera mieux que moi.

Ce qui est certain, c'est que les paroisses telles qu'elles se dessinent déjà depuis vingt ans dans notre diocèse ne susciteront pas le même type de sentiment d'appartenance qu'ont suscité les anciennes paroisses. Il ne s'agit pas de tenter de reproduire à une échelle plus grande ce qui a été vécu au niveau local. Les paroisses nouvelles ne peuvent pas être simplement le regroupement ou la fédération des anciens clochers. Il y a donc quelque chose à

inventer, quelque chose qui est à mon avis déjà commencé. Cette appartenance ne sera plus et ne pourra plus être quasi automatique comme elle l'a été. En Belgique, on était catholique parce qu'on était de telle famille, de telle école, de tel syndicat, de tel parti... et cela ne correspondait pas nécessairement à une véritable expérience de vie chrétienne. De nos jours, on ne se sentira partie prenante de la paroisse que si là, il est donné de vivre en relation avec d'autres une expérience qui touche au cœur, qui rejoint les questions vitales, qui ouvre des horizons. Je reviendrai évidemment là-dessus en profondeur.

2. Ma deuxième question, je l'ai souvent entendue d'une manière ou d'une autre. Il y a quelques années, alors que l'on vivait Renaissance dans son unité pastorale, un prêtre m'a dit : « Tout cela, ce sont des soins palliatifs ». La médecine palliative est une démarche très noble parce qu'elle accompagne des humains à l'approche de la mort, mais s'investir pour aider à la mort annoncée des paroisses, ce n'est pas très stimulant. La question de savoir pourquoi on fait tout cela est donc une question capitale.

Il faut cependant reconnaître avec lucidité que de nombreuses évolutions de la vie de l'Eglise dans nos régions risquent de nous enfermer dans une logique de récession. Quelqu'un m'a dit un jour que nous faisons du repli dans l'ordre. On a commencé par donner deux, trois, quatre paroisses au même curé, puis on est passé à de vastes unités pastorales. Puis on a diminué le nombre de messes tandis que le nombre de fidèles ne cessait de baisser lui aussi. Et voilà que l'on en vient à diviser par plus de dix le nombre de paroisses...

Il y a évidemment dans ce processus un aspect de restructuration, mais dès le lancement, il y a quasi vingt ans, des unités pastorales nouvelles, les responsables du diocèse n'ont cessé de répéter que la vision de la pastorale paroissiale devait être repensée en profondeur. C'est pour cela qu'il y a eu partout l'année *Renaissance*. On s'est aussi largement inspiré de l'invitation lancée par le jésuite Philippe Bacq à passer d'une pastorale pensée comme l'encadrement d'un peuple déjà chrétien à une pastorale qui engendre à la foi. Le récent synode marque une nouvelle étape, pas seulement en ce qui concerne l'évolution des structures, mais comme invitation à retrouver à neuf les fondements.

Au même moment, le Pape François interpelle en citant un texte des évêques latino-américains qu'il a lui-même largement contribué à rédiger : « Nous ne pouvons plus rester impassibles, dans une attente passive, à l'intérieur de nos églises » ; il est nécessaire de passer « d'une pastorale de simple conservation à une pastorale vraiment missionnaire » (EG n° 15). Un curé canadien, dans une sorte de livre témoignage, met au centre de son travail paroissial l'appel de François à faire des disciples-missionnaires. Il y va fort, mais juste lorsqu'il écrit : « L'Eglise n'est plus statique. Elle est en déclin. Si nous ne parvenons pas à accomplir les réformes nécessaires, c'est l'existence même de nos communautés qui est en jeu » (p. 259). Je reviendrai longuement sur cette absolue nécessité de passer d'une maintenance à une initiative missionnaire car l'identité chrétienne et ecclésiale est radicalement missionnaire ou elle n'est pas chrétienne. Traiter la question de l'appartenance ne peut se faire d'une façon juste que dans une dynamique missionnaire sans quoi on prône le repli frileux entre soi.

3. Dans l'évolution des paroisses et des unités pastorales, la question des *messes du dimanche* tient une place considérable et souvent une mauvaise place. J'ai un jour rencontré

une EAP qui avait passé un mandat de trois ans sur cette question, très peu sur le fond, beaucoup sur les horaires, les répartitions équitables, avec les tensions que cela engendre.

Pourtant, voilà bien un lieu et un temps essentiels dans la vie paroissiale. C'est dans l'Eucharistie du premier jour de la semaine que l'Église découvre et nourrit sa vocation et sa mission. Lorsque le Christ livre son corps, l'Église le reçoit et devient ce corps livré pour la multitude. C'est pourquoi, ce n'est pas seulement l'Église qui fait l'eucharistie, c'est l'eucharistie qui fait l'Église, qui la fait devenir ce qu'elle est. Mais cela demande d'oser aborder courageusement la question de la place concrète de l'Eucharistie dominicale dans la vie de la paroisse nouvelle autrement qu'en termes d'horaires compliqués où on essaye de donner une petite part à chacun.

Le renouveau de la catéchèse insiste sur cette célébration. Il s'agit d'y inviter, d'y convoquer, ce qu'on fait trop peu. Il s'agit peut-être encore plus d'avoir quelque chose à offrir. Bien sûr, on offre toujours une eucharistie valide, mais on ne peut y goûter sans une lente initiation, sans un déploiement digne des paroles, des gestes, des signes qui permette de faire là une expérience qui réveille la vie. Et pour cela, le temps de la messe ne suffit pas. N'en n'est-on pas venu à ne plus assurer, ou presque, que les messes dominicales ? Autour de cette assemblée et pour qu'on puisse y entrer en profondeur et s'y retrouver, il faut une diversité de propositions : des équipes de foyers, des groupes de partage d'Évangile, des équipes suscitées par la catéchèse, des lieux d'initiation à la prière, des équipes d'entraide ... C'est dans des groupes de ce type que l'expérience de la rencontre du Christ peut s'enraciner en profondeur, c'est là que des liens humains se tissent qui permettront de se retrouver dans une assemblée plus vaste et de s'y sentir chez soi.

4. Une caractéristique de la paroisse, c'est qu'elle est le lieu d'Église auquel s'adressent de nombreux baptisés qui ne participent pas régulièrement à sa vie. Dans nos régions, il demeure un large public qui attend quelque chose de l'Église, même s'il est de moins en moins nombreux. Il vient vers elle en particulier à l'occasion des grands événements de la vie, mais aussi pour demander une bénédiction, une prière... Cela fait partie de la mission de la paroisse d'accueillir ces baptisés en leur manifestant concrètement qu'ils sont chez eux et en leur proposant réellement à telle ou telle occasion, une forme ou l'autre d'expérience chrétienne et ecclésiale. La question de l'appartenance à la paroisse concerne aussi ces chrétiens-là. Comme baptisés qui résident sur le territoire, ils ont droit à solliciter d'une manière ou d'une autre l'accompagnement chrétien de la paroisse. Ces personnes du reste nous font rencontrer, sans même qu'il faille se déplacer, ce que le Pape François appelle les périphéries de l'existence. Encore que ces rencontres demandent de la part des acteurs pastoraux un déplacement spirituel qui offre une vraie hospitalité. Lorsqu'il parle de la paroisse dans *La joie de l'Évangile*, et aussi ailleurs, le Pape se montre très soucieux que l'Église ne néglige pas ces relations-là. Après avoir rappelé ce mot de Jean-Paul II qui présente la paroisse comme « l'Église elle-même qui vit au milieu des maisons de ses fils et de ses filles » (CL n°26), François poursuit : « Cela suppose que réellement elle soit en contact avec les familles et avec la vie du peuple et ne devienne pas une structure proluxe séparée des gens, ou un groupe d'élus qui se regardent eux-mêmes » (EG n° 28). Ces rencontres-là, pour peu que l'on veuille qu'elles soient des rencontres authentiques, constituent une chance dans la vie des paroisses

Les évolutions du paysage paroissial ont créé de la distance avec les personnes qui viennent de temps à autre. La manière d'accéder à l'Église était très repérable lorsque chaque village ou quartier avait son curé résident tout près de l'église. C'est un véritable devoir de faire signe de telle sorte que toute personne qui souhaite être accueillie pour un sacrement, un conseil, une prière ne se sente pas face à une bureaucratie, mais rencontre facilement des personnes prêtes à faire avec elles un bout de chemin. Cela touche à la question de l'appartenance à la paroisse, celle-ci ne peut pas être pensée seulement pour les personnes qui la fréquentent régulièrement.

5. Je soulève encore une question : et les autres ? Cela mérite réflexion que, m'interrogeant sur l'appartenance à la paroisse, je sois amené à porter le regard de plus en plus loin de ce qui, à première vue en tout cas, apparaît comme le centre de la paroisse. J'y reviendrai forcément.

Une paroisse est située sur un territoire donné. Je sais qu'il existe des paroisses non territoriales, mais celles dont nous parlons aujourd'hui sont notamment définies par un territoire même si le droit canon les considère d'abord et heureusement comme des communautés. Sur ce territoire - ou plus exactement, pour les habitants de ce territoire – elle a mission d'être un signe qui, d'une manière ou d'une autre, rappelle et propose l'Évangile.

Une relation vivante des chrétiens de la paroisse et aussi, à certains moments, de la paroisse comme telle (via l'EAP en particulier), avec ce qui fait la vie de la cité : vie associative, politique, culturelle, économique ... est essentielle. Cela contribue à nourrir le sentiment d'appartenance des chrétiens eux-mêmes. Cela contribue aussi à rendre visible l'Église en un lieu. Elle ne peut pas être une sorte de secte fermée sur elle-même, elle a un rôle à jouer à sa place parmi tout ce qui donne de la vitalité à la cité.

Les évolutions récentes et toujours actuelles de l'Église et plus précisément des paroisses ont engendré un recul sensible de la présence ecclésiale dans la vie de nos cités. Celle-ci était largement assurée par le curé. Les différentes institutions et associations chrétiennes étaient davantage perçues comme telles et avaient pignon sur rue. Ce type de présence jouait parfois sur le rapport de force avec d'autres, mais elle était malgré ses défauts une vraie présence. En EAP et aussi en conseil pastoral des nouvelles paroisses, il me semble capital de s'interroger sur cette présence. Le désir de porter témoignage en participant à ce qui fait la vie des gens là où la paroisse est plantée contribue à donner une consistance, une identité à celle-ci. Lorsqu'on rencontre des personnes qui ne partagent pas nos convictions, on est amené à repenser et exprimer qui on est et pourquoi on l'est.

Cette ouverture à ce qui se vit sur le territoire de la paroisse rejaille dans la vie interne de celle-ci. Par exemple, si on est attentif à la vie des familles, aux situations professionnelles des parents dont les enfants fréquentent la catéchèse, on réagit différemment à la difficulté de la régularité. La prière elle-même devrait être habitée par les joies et les peines de celles et ceux avec lesquels nous vivons.

Si la paroisse devenait un îlot de gens de bonne compagnie qui s'entendent bien entre eux, le sentiment d'appartenance y serait certainement très fort. Mais elle deviendrait un club privé. Et une paroisse, ce n'est pas cela.

Le synode diocésain a été orienté par la phrase de Vatican II qui présente l'Église comme étant dans le Christ le sacrement de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain. L'union intime avec Dieu, c'est pour les chrétiens la réalisation de la destinée personnelle : aucun humain n'est simplement le fruit du hasard, ne peut être condamné, il est enfant de Dieu. L'union de tout le genre humain, c'est la paix que les hommes espèrent. Si l'Église est là pour être signe et moyen de ce qui répond aux aspirations les plus profondes de l'homme, elle ne peut pas se replier sur elle-même, elle ne peut pas être autoréférentielle sous peine de se perdre elle-même. Ce qui vaut pour toute l'Église vaut aussi pour la paroisse. C'est dans l'accueil de cette vocation-mission qui l'envoie au large qu'elle trouve son identité.

Suis-je de ma paroisse ?

Organisation paroissiale et sentiment d'appartenance

Exposé fondamental

Je reprends la question du jour, notre question, celle de l'appartenance à la paroisse entendue au sens de l'unité pastorale ou de la paroisse nouvelle. J'ai intitulé cette seconde prise de parole *exposé fondamental* parce que je crois qu'on ne peut pas traiter cette question simplement en termes pratico-pratiques. Je repartirai d'une interrogation de fond : quand il s'agit de l'Église ou de telle communauté d'Église, que signifie *appartenir* ? Ce sera mon premier point, j'y toucherai aux deux premières questions de mon exposé introductif : mes propres interrogations sur l'importance de l'appartenance à *ma* paroisse et la question essentielle du pourquoi de ces transformations. Dans mon deuxième point, je reviendrai sur les trois autres questions de mon introduction : pour qui et avec qui se vit et doit se vivre la paroisse ? Qui est concerné par cette question de l'appartenance ? Enfin je serai plus concret et j'aborderai la délicate mais indispensable question des moyens ou de la mise en œuvre effective.

I. Vous avez dit *appartenance* ?

Depuis que la question de l'avenir des paroisses a été sérieusement empoignée dans le diocèse (Une plaquette intitulée ainsi a été publiée en 1998 !), la question de l'appartenance est posée. J'ai moi-même beaucoup insisté sur l'importance du respect des communautés locales lorsqu'elles sont porteuses de vie, tout en reconnaissant que dans le contexte actuel, *il serait faux de considérer que l'appartenance locale n'a plus d'importance, mais il serait tout aussi illusoire de penser qu'elle fonctionne encore comme aux époques où de nombreuses paroisses se sont créées chez nous* (p. 6). Les chartes issues de la démarche *Renaissance* constituent un projet pastoral pour l'ensemble de l'unité. Concrètement, c'est sans doute en catéchèse que la dynamique est portée clairement au plan de l'unité pastorale. Le synode, la démarche de *Refondation* et son aboutissement accentuent ce mouvement. Pour en saisir la signification profonde, je crois qu'il faut d'abord récuser de mauvaises approches du phénomène, des approches cependant souvent présentes.

1. Des pistes peu fécondes

J'en mets quatre en évidence. Elles nous conduisent à creuser la question de l'appartenance.

- Beaucoup d'énergie a été et est sans doute encore dépensée pour dépasser l'esprit de clocher. C'est inévitable et ce n'est pas mauvais en soi. Du reste, généralement, cela finit par bouger, mais si on se centre là-dessus, on investit en fait beaucoup d'énergie pour faire évoluer les mentalités de ceux qui sont déjà là. Or, il y a plus qu'on ne le croit, des chrétiens souvent plus jeunes qui ne demandent qu'à être invités et qui se soucient très peu que ce soit

ou non au lieu où ils habitent. L'ouverture de ceux qui sont déjà là à une dimension vaste n'est pas tout à fait sans importance, mais ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est de convoquer, de rencontrer, de sortir pour que beaucoup puissent faire une expérience qui crée du lien et donne une joie d'appartenir à cette paroisse. Lorsqu'il y a une telle expérience, la question de l'appartenance locale est relativisée.

- On a trop pensé les choses à partir de chiffres en diminution : le nombre de prêtres, le nombre de paroissiens présents aux messes. On revoit alors notamment les célébrations dominicales en fonction de l'évolution, négative, de ces chiffres avec forcément le sentiment que l'on régresse au fur et à mesure de la baisse des chiffres. Il nous faut penser l'action pastorale à partir de la vocation et de la mission de l'Église telles qu'elles ont à se concrétiser en paroisse.

- Je considère aussi qu'il faut se méfier de penser les paroisses nouvelles comme une restructuration autour d'un centre et de comparer avec les centres commerciaux vers lesquels beaucoup se déplacent sans rechigner et même parfois avec enthousiasme. Nous sommes quand même, je l'espère, dans une tout autre logique. Nous avons mission *d'aller vers...*, ce qui ne signifie pas multiplier les messes tous les kilomètres. J'ai d'ailleurs l'impression que cela n'est plus un vrai problème.

- Il y a une vraie tentation de concevoir la nouvelle paroisse comme un regroupement d'anciennes paroisses ou de clochers, cela peut même sembler évident qu'il s'agit de cela. Le conseil de la nouvelle paroisse est alors conçu comme la somme des conseils locaux. Remarquez qu'on a parlé d'emblée d'unités pastorales et non de fédérations de paroisses. La paroisse nouvelle comporte bien plus de cellules que l'addition des anciennes paroisses, elle est, comme le dit le Pape, une communauté de communautés : écoles, mouvements de jeunes, équipes de foyers, parfois hôpitaux ... qui ne sont pas liés à telle localité.

Chacune de ces fausses pistes met en œuvre une logique d'entreprise économique et, en l'occurrence, d'entreprise en difficulté et restructuration. C'est une mauvaise façon d'envisager les choses. J'ajoute que la question de l'appartenance à la nouvelle paroisse n'est pas que les *paroissiens* pensent désormais nouvelle paroisse plutôt que leur clocher, mais c'est d'offrir largement cette *appartenance* que Jésus déclare de la part de Dieu à tout homme qu'il croise : *Tu es mon enfant bien-aimé. Tu fais partie d'un peuple, tu as des frères et des sœurs* et nous t'offrons de le découvrir et de l'éprouver ici dans ta paroisse.

2. Aller au cœur de la question

Pour l'Église, pour toute communauté ecclésiale, retrouver son identité, retrouver le goût de communier ensemble, c'est toujours repartir de l'appel qui la fonde, de la source d'où elle vient. Son nom même d'*ecclesia*, assemblée convoquée, devrait sans cesse lui rappeler cela. Spécialement en situation de crise. L'Église naît de l'expérience de Pâques et de Pentecôte. Lorsque les disciples rencontrent le crucifié vivant après sa passion, celui-ci ne leur donne pas un programme, un règlement, même pas une doctrine. Il leur promet un Souffle Saint, une force (une *dunamis*) : « Vous allez recevoir une puissance, celle du Saint Esprit qui viendra sur vous ; vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » (Ac 1, 8). Ce don est fait au cœur de la crise la plus radicale qui soit (« Nous avons espéré », disent les disciples d'Emmaüs). L'Esprit Saint fait se

souvenir et il donne la force de témoigner jusque dans la grande ville païenne par excellence, Rome.

Nous sommes en situation de crise : effondrement de toute une figure d'Église en particulier paroissiale, crise de la transmission et de la crédibilité de la foi et, dans nos sociétés, crise des identités. Dans ce contexte, revivifier l'appartenance ecclésiale, ce n'est pas se replier entre soi, c'est repartir de la première Pentecôte et en accueillir le Souffle aujourd'hui.

C'est dans ce contexte, que le Pape François appelle les Églises tentées de se replier sur elles-mêmes à *sortir*. Voilà une clé bien curieuse pour aborder la question de l'appartenance en ces temps difficiles. Plutôt que de sortir, d'aller en mission ne faut-il pas avant tout retrouver notre identité ? Et bien précisément, c'est de cela qu'il s'agit, mais c'est une identité d'exode, de sortie, une identité de migrant en quelque sorte. Dans cette Exhortation qu'il intitule *La joie de l'Évangile* et qu'il présente comme ayant *valeur de programme*, le Pape François écrit : « Dans la Parole de Dieu, apparaît constamment le dynamisme de *la sortie* ... Nous sommes tous invités à accepter cet appel : sortir de son propre confort et avoir le courage de rejoindre toutes les périphéries qui ont besoin de la lumière de l'Évangile » (N° 20). Et il rappelle cette parole de Jésus au terme d'une journée remplie de rencontres : « Allons ailleurs, dans les bourgs voisins, afin que j'y prêche aussi, car c'est pour cela que je suis sorti » (Mc 1, 38). Il n'y a pas de véritable (re-)fondation possible d'une réalité d'Église si cet acte de fondation n'est pas animé en profondeur par le dynamisme de la sortie. Dans le contexte d'une crise qui comporte, il ne faut pas le nier, un véritable reflux du christianisme chez nous, l'Évangile du Christ nous convoque, non à nous replier, mais à sortir.

Sortir d'abord vers la source. Dans le bref passage de l'évangile de Marc évoqué par le Pape François, Jésus *sort* deux fois. Il vient de vivre une journée harassante au fil de laquelle les malades, les possédés, les souffrants de toutes sortes n'ont cessé de le presser. Et là, il sort. D'abord pour aller vers un endroit désert et prier : « Au matin, à la nuit noire, Jésus se leva, sortit et s'en alla dans un lieu désert ; là, il priait ». Et puis, lorsque Simon vient lui dire : « Tout le monde te cherche », il ne se dérobe pas, mais invite à aller avec lui vers les bourgs voisins « pour que j'y proclame aussi l'Évangile : car c'est pour cela que je suis sorti » (Mc 1, 35 – 38). Jésus sort pour retrouver la relation au Père qui est la source de son être et de sa mission. Dans le même mouvement, il sort du Père qui l'envoie ailleurs, vers d'autres humains. C'est de ce même double rythme de sortie que doit battre le cœur de l'Église et de toute communauté ecclésiale.

On est ici à la source de la vocation-mission de l'Église. Je préfère parler de vocation plutôt que d'identité quand il s'agit de l'Église et des chrétiens car ici tout est reçu dans l'appel du Christ. Et cette vocation est toujours inséparablement envoi en mission comme on peut le remarquer dans pratiquement tous les récits de vocation de l'Écriture. L'appel qui nous fait disciples, nous fait aussi immédiatement missionnaires. François tient à mettre un trait d'union entre disciple et missionnaire. Il nous faut retrouver que nous sommes disciples-missionnaires et il faut que nos paroisses osent proposer largement de devenir disciples-missionnaires. Il écrit : « Tout chrétien est missionnaire dans la mesure où il a rencontré l'amour de Dieu en Jésus Christ ; nous ne disons plus que nous sommes 'disciples' et

‘missionnaires’, mais toujours que nous sommes ‘disciples-missionnaires’. Si nous n’en sommes pas convaincus, regardons les premiers disciples, qui immédiatement, après avoir reconnu le regard de Jésus, allèrent proclamer pleins de joie : ‘Nous avons trouvé le Messie’ (Jn 1, 41). La samaritaine, à peine eut-elle fini son dialogue avec Jésus, devint missionnaire, et beaucoup de samaritains crurent en Jésus ‘à cause de la parole de la femme’ (Jn 4, 39). Saint Paul aussi, à partir de sa rencontre avec Jésus Christ, ‘aussitôt se mit à prêcher Jésus’ (Ac 9, 20). Et nous, qu’attendons-nous ? » (EG 120). Si nous ne cultivons pas cette vocation essentielle de disciples-missionnaires, nous nous contentons de maintenir nos paroisses le plus longtemps possible et nous confisquons ainsi l’expérience de l’Evangile pour ceux qui sont déjà là.

C’est pourquoi il est tellement essentiel aujourd’hui, alors que l’on peut être tenté de s’en tenir à maintenir les choses le plus longtemps possible, de prendre l’initiative. Lisez à ce propos le numéro 24 d’EG : « La communauté évangélisatrice expérimente que le Seigneur a pris l’initiative, il l’a précédée dans l’amour (cf. 1Jn 4, 10), et en raison de cela, elle sait aller de l’avant, elle sait prendre l’initiative sans crainte, aller à la rencontre, chercher ceux qui sont loin et arriver aux croisées des chemins pour inviter les exclus. Pour avoir expérimenté la miséricorde du Père et sa force de diffusion, elle vit un désir inépuisable d’offrir la miséricorde. Osons un peu plus prendre l’initiative ! ». C’est lorsque l’on retrouve le goût de l’initiative à cause de cette initiative inouïe de Dieu qui vient vers nous que l’on trouve de la joie à appartenir à une Église qui prend l’initiative et qui dès lors ne craint pas de s’ouvrir à de nouvelles rencontres.

Et je constate que quand des paroisses gardent le sens de l’initiative missionnaire, cela marche si j’ose m’exprimer ainsi. Il y a de la joie et même une certaine fierté d’appartenir à cette paroisse. Trois exemples dans mon unité pastorale. La fête du 25 septembre conçue comme une rencontre avec les groupes de toutes sortes qui donnent de la vie à nos villages et nos quartiers. D’abord une difficulté d’aller à la rencontre de ces groupes. Ensuite, l’expérience d’un accueil positif et même enthousiaste par ces groupes d’être rencontrés et pris au sérieux par la communauté chrétienne, ensuite une eucharistie et un fête largement ouvertes bien plus que l’addition de tous les participants n’importe quel dimanche. A propos de la préparation aux premières communions : on est passé des lamentations sur le peu de motivation des parents, à une catéchèse confiée à ces parents bien accompagnés et qui répondent pratiquement tous avec enthousiasme. Une veillée simple et pas trop longue le 2 février suscitée par la catéchèse. Surprise d’une participation nombreuse, en famille avec aussi des paroissiens plus habitués et à la fin, on se parle, on a vécu une expérience riche. Cela suppose que la communauté plutôt que de se lamenter sur l’absence de relève pour perpétuer les choses, sache accueillir et susciter dans un esprit missionnaire des *nouveaux* qui peuvent la bousculer et ainsi l’enrichir.

3. Un espace où peut se vivre une expérience

C’est dans la mesure où elle est un espace ouvert que la paroisse peut se trouver elle-même dans sa vocation-mission et que l’on peut se trouver en elle comme chrétien disciple-missionnaire. James Mallon fait remarquer que Jésus justifie son geste de chasser les vendeurs

du temple par cette phrase d'Isaïe que Marc cite plus longuement que Matthieu et Luc : « Ma maison sera appelée maison de prière *pour toutes les nations* » (Mc 11, 17 citant Isaïe 56, 7). Mallon rappelle que l'architecture du temple avec ses différents parvis réservés à certaines catégories exprimait comme une théologie de l'exclusion que tout l'Évangile renverse. Et il applique cela aux paroisses d'aujourd'hui : « Beaucoup de paroisses, paralysées dans une culture d'entretien, ne s'attachent au mieux qu'à répondre aux besoins des paroissiens. Comme Israël au temps de Jésus, nous sommes devenus les voleurs du peuple vers lequel Dieu nous a demandé d'aller, pour que son 'salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre' (Is 49, 6). » (p. 25)

Il s'agit pour la paroisse d'être signe (sacrement) en tel lieu pour les hommes et les femmes qui y vivent. Un signe qui leur offre et offre aussi à ceux qui sont déjà là, de faire l'expérience avec d'autres de la rencontre du Christ ressuscité. Trouver là de quoi alimenter en profondeur sa vie dans l'ouverture à Dieu en même temps que dans une fraternité. Et, dans le même mouvement, de devenir témoin et missionnaire. L'espace de la paroisse doit permettre d'expérimenter une Église qui se laisse bousculer parce qu'elle appelle, accueille, envoie. C'est ainsi qu'elle se trouve elle-même dans sa vocation-mission et que l'on peut y vivre une communion, ce qui est peut-être le nom chrétien d'appartenance. Dans cet espace, il importe que l'on soit appelé, accueilli avec tout ce que l'on est et aussi interpellé. Et cette expérience doit mobiliser tous les sens, il ne faut pas avoir peur ici de la sensibilité, de la beauté, de l'émotion. On demande souvent que les paroisses soient accueillantes, mais réalise-t-on ce que veut dire accueillir vraiment quelqu'un qui rejoint une communauté d'Église ? Cela implique de sortir de la routine, du *on a toujours fait comme cela*, de faire réellement place à la quête d'un nouveau venu de telle sorte qu'il puisse entendre et accueillir l'appel à devenir disciple-missionnaire.

Je reviendrai à la fin de chacune des trois parties de cet exposé à cette sorte de maxime continuellement rappelée par le Pape François : *Le temps est supérieur à l'espace*. Nous risquons de penser la paroisse avant tout comme un territoire à occuper et les paroisses d'un diocèse comme le quadrillage d'un territoire. Or, le chrétien est spirituellement bien plus un nomade qu'un sédentaire. Et, pour un nomade, le temps est plus important et décisif que l'espace : le temps, c'est la vie, l'engendrement, la croissance, la vieillesse et même la mort. Aujourd'hui, le lien à une communauté est en évolution d'un âge à un autre, avec des hauts et des bas, des formes toujours à réinventer. Ce que la paroisse peut offrir au cœur de ces évolutions parfois secouantes, c'est une expérience qui donne de croître.

II. Pour qui ? Avec qui ?

Au XVI^{ème} siècle, un cardinal, Robert Bellarmine écrivait ceci : « Pour que quelqu'un puisse être considéré comme faisant partie à quelque degré de la véritable Église [...], aucune vertu intérieure n'est requise, à notre avis, mais seulement la profession extérieure de la foi et la communauté des sacrements, chose accessible à nos sens. En effet, l'Église est une assemblée d'hommes aussi visible et palpable que l'est l'assemblée du peuple romain ou le royaume de France ou la république de Venise »¹. Mais tout docteur de l'Église qu'il soit, sur ce point, il

¹ *Controverses*, 111,2 ; *Opera omnia*, Paris, Vives, 1870, t.2, p. 317-318

se trompe. Lorsque Vatican II aborde la même question, il montre combien les frontières de l'Église sont souples et même d'une certaine façon poreuses. Dans l'Église, appartenance et hospitalité ouverte vont de pair. Il en est de fait ainsi pour la paroisse et il doit en être ainsi. Je m'arrêterai à quatre types de relation à la paroisse.

1. Le dimanche

Je désigne la première de ces relations à la paroisse par un jour de la semaine, un temps : le dimanche. C'est que le premier jour de la semaine, concrètement élargi au dernier, est essentiel dans la vie des paroisses. Fondamentalement bien sûr, mais aussi concrètement. C'est à ce moment-là que, comme pasteur en tout cas, je rencontre le plus de chrétiens et de chrétiens rassemblés à cause de leur foi. Ce jour-là, on sait que l'on peut venir à l'*é(É)glise* (dans les deux sens de ce mot) et qu'on y trouvera des chrétiens réunis. C'est plus important qu'on ne le pense en un temps où très peu de personnes y viennent très régulièrement.

Arrêtons-nous d'abord à l'eucharistie qui est au cœur de ce premier jour. C'est là que l'Église reçoit ce qu'elle est. Nous chantons parfois cette phrase de S. Augustin : *Devenez ce que vous recevez, devenez le corps du Christ*. La communion eucharistique ne se réduit pas à une relation intime de chacun avec le Christ (*J'ai reçu Jésus dans mon cœur pour la première fois*, disaient les souvenirs de première communion !). La communion eucharistique comme communion au corps du Christ livré aujourd'hui pour la multitude fait de nous, de l'Église, le corps du Christ aujourd'hui au milieu du monde. Un corps qui n'est de façon authentique le corps du Christ que s'il est lui aussi livré, donné pour la multitude, pour que la multitude puisse entrer en communion avec ce corps, ce pain qui donne la vie au monde. Alors que l'Église fait l'eucharistie, c'est l'eucharistie qui instaure une communion avec Dieu donné en Christ en même temps qu'une communion entre nous, une communion ouverte sur tous les humains.

Plus concrètement, une paroisse a l'obligation de rassembler les chrétiens pour l'eucharistie du dimanche. A ce propos, je crois qu'il y a un basculement à opérer. Depuis des années, on s'est trop préoccupé de répartir au mieux l'offre de messes entre les clochers et, d'année en année, on restreint cette offre. Je crois qu'il est urgent de repérer dans chaque unité pastorale (paroisse) une ou deux eucharisties qui seront célébrées chaque dimanche à la même heure, plutôt en fin de matinée et qui seront particulièrement soignées pour, en particulier, que des familles s'y retrouvent. Cela demande un investissement pour un véritable accueil, la place des enfants, la qualité du chant, des gestes, la beauté du lieu, le choix de célébrants suffisamment réguliers et à même d'offrir une prédication consistante qui forme l'assemblée, disponibles aussi pour s'attarder avant et après ... Je constate que quand cela existe, et cela existe, se crée là du lien, du sentiment d'appartenance et que parfois des familles qui ne viennent pas très régulièrement se sentent chez elles dans cette assemblée. Cela n'implique pas de *larguer* les autres célébrations, mais de ne pas y investir de la même façon, autrement dit, et cela va peut-être heurter, de ne pas tout mettre sur le même pied, de faire des choix véritables et donc de renoncer. Plutôt que de s'acharner à maintenir, pourquoi ne pas inventer dans les différents clochers d'autres types de rassemblements par exemple à l'occasion d'une

fête de village, mais aussi une veillée, un concert, une assemblée catéchétique dans une église qui s'y prête bien.

Je constate aussi que l'assemblée eucharistique du dimanche doit être en quelque sorte nourrie et continuée dans toute une série de groupes plus petits. C'est là, en étant à portée de voix les uns des autres que l'on peut enraciner plus profondément la relation au Christ et l'accueil de l'Évangile dans toute l'existence notamment par la découverte des Écritures, je l'ai déjà dit ce matin. Je me demande si dans beaucoup d'unités pastorales, tout ou presque ne s'est pas ramené aux messes du dimanche. Certains disent (et *croient*) que de tels petits groupes sont le véritable avenir de l'Église, je ne souscris pas à cela car les chrétiens ont aussi besoin de participer à des assemblées larges. Ces groupes sont pourtant des relais indispensables qui contribuent fortement à former des disciples-missionnaires.

2. Les équipes responsables

Il y a heureusement pas mal d'équipes qui portent de vraies responsabilités pastorales à tel point qu'on imagine plus la vie des paroisses sans elles. Elles contribuent énormément à forger un sentiment d'appartenance à la paroisse en rendant effective une dynamique pastorale d'ensemble. Je pense à l'EAP, aux équipes liturgiques, à l'équipe locale de catéchèse, aux équipes qui accompagnent les familles en deuil, à des équipes d'entraide ... Le fait que de nombreux laïcs répondent présents dans ces équipes est une véritable grâce de ces dernières dizaines d'années.

Ces équipes sont des lieux d'engagement fort où on fait l'expérience de l'appel à servir la mission de l'Église, où on apprend à vivre intensément la vocation de disciple-missionnaire. Parfois cependant, certaines personnes participent surtout par devoir à ces équipes, d'autres s'y accrochent comme à un lieu de petit pouvoir et cela rend les équipes peu motivées et motivantes.

Pourtant, la vitalité de ces équipes est déterminante pour que grandisse la conscience paroissiale et en particulier pour qu'elle soit une conscience missionnaire. Je voudrais énumérer cinq conditions pour cette vitalité d'équipes pastorales :

- On doit y entrer comme une réponse à un appel dans lequel on puisse discerner un appel de l'Église et du Seigneur et les mandats doivent y être à durée limitée pour éviter la tentation de se sentir propriétaire de la mission.
- La place d'une prière et d'une vraie spiritualité pastorale vécues en équipe est essentielle.
- On doit y approfondir les questions à traiter et débattre vraiment de celles-ci.
- Elles doivent faire preuve d'efficacité dans les décisions et leur application.
- La convivialité et le partage de ce que chacun vit doit y tenir une place.

3. Ceux qui viennent vers la paroisse aux *grandes occasions*

Dès mon premier exposé, j'ai évoqué la paroisse comme ce le lieu d'Église auquel s'adressent de nombreux baptisés qui ne participent pas régulièrement à sa vie, cet assez large public qui

attend quelque chose de l'Église, même s'il est de moins en moins nombreux. Certains parlent à ce propos en langage sociologique du *service public de la religion* et souvent c'est pour s'en plaindre et parfois même considérer qu'il s'agit là de paganisme. Je crois que c'est une mauvaise approche de ce phénomène, certes ambigu, parfois lourd c'est vrai, mais éminemment précieux en définitive.

Tout d'abord, il y a une véritable obligation des paroisses vis-à-vis de ces personnes et de leurs démarches. Tous les baptisés qui habitent le territoire ont le droit de demander un service pastoral. Nous ne pouvons pas nous y soustraire, nous ne pouvons jamais dire non. Et il est capital de vivre ces rencontres dans une attitude d'hospitalité qui manifeste à ces personnes qu'elles sont chez elles et qui ouvre la possibilité d'une vraie proposition de la foi même si celle-ci sera, à nos yeux en tout cas, modeste. C'est à nous à écouter et reconnaître la foi déjà là comme le fait si justement Jésus lorsqu'il dit par exemple à la femme qui a touché son manteau *Ta foi t'a sauvée* et à proposer des paroles, des gestes, des chemins. Aussi tenu que ce soit, ce n'est jamais banal et cela laisse des traces dans les mémoires en même temps que cela crée des liens, de l'appartenance donc.

Cette réalité est particulièrement précieuse aujourd'hui où lorsque le rapport au religieux se développe en dehors des grandes traditions, il devient vite fou et même dangereux. Si nous érigeons des barrières douanières pour réserver l'accès à certaines célébrations liées aux grands moments de la vie, nous déroulons le tapis aux fondamentalistes et aux extrémistes de tous poils. Le Pape François a souvent fustigé ceux qui transforment l'accueil de ces chrétiens en douane pastorale : « Nous nous comportons fréquemment comme des contrôleurs de la grâce et non comme des facilitateurs. Mais l'Église n'est pas une douane, elle est la maison paternelle où il y a de la place pour chacun avec sa vie difficile » (EG 47).

A l'occasion de telles démarches et, plus largement, des traditions de la religion populaire, nous rencontrons souvent ces périphéries existentielles qui constituent un lieu prioritaire où l'Église est envoyée. Et nous les rencontrons sans nous déplacer en quelque sorte encore que cela demande en fait un véritable et profond déplacement. Il s'agit comme le fait le Ressuscité sur le chemin d'Emmaüs de rejoindre, d'interroger avec bienveillance, de laisser parler et, là d'ouvrir un chemin. Au numéro 24 d'EG où le Pape invite à prendre l'initiative, il met en évidence quatre verbes, quatre attitudes qui conviennent particulièrement bien ici : s'impliquer, accompagner, fructifier, fêter. Allez le lire, je reprends simplement ici comment il invite à s'impliquer : « Jésus a lavé les pieds de ses disciples. Le Seigneur s'implique et implique les siens, en se mettant à genoux devant les autres pour les laver. Mais tout de suite après il dit à ses disciples : 'Heureux êtes-vous, si vous le faites' (Jn 13, 17). La communauté évangélisatrice, par ses œuvres et ses gestes, se met dans la vie quotidienne des autres, elle raccourcit les distances, elle s'abaisse jusqu'à l'humiliation si c'est nécessaire, et assume la vie humaine, touchant la chair souffrante du Christ dans le peuple. »

4. Au milieu des maisons

La paroisse, c'est selon Jean-Paul II « l'Église elle-même qui vit au milieu des maisons de ses fils et de ses filles » (CL 26). La paroisse est toujours située quelque part et elle a une mission, celle d'être signe, sacrement pour tous ceux qui vivent là. N'avons-nous pas trop perdu de vue

cet aspect de la mission des paroisses ? Pourtant, lorsqu'on intègre cette dimension, c'est tout le reste qui y trouve davantage de consistance. C'est d'autant plus important aujourd'hui d'avoir une juste visibilité, une visibilité signifiante, dans l'espace commun à tous que, parmi les générations plus jeunes l'église est très largement méconnue et même parfois fait peur (J'ai rencontré plus d'une fois ces derniers temps des jeunes adultes en train de devenir chrétiens qui me disaient avoir eu peur d'entrer dans une église, de rencontrer un prêtre).

La présence des chrétiens à la vie associative est particulièrement importante au plan local : fêtes, folklore, musique, sport... Cela se vit évidemment, mais il importe de raviver la conscience que c'est important et que cela a du sens d'y être, discrètement sans doute, relais avec la paroisse. La présence des prêtres est généralement appréciée en ces lieux-là, mais il faut inventer d'autres présences à travers lesquelles on crée des liens avec la paroisse.

Il y a aussi la participation aux grands enjeux de la vie de la cité et la valorisation de l'expertise que des membres de la paroisse ont parfois dans ces domaines. Les équipes, les EAP en particulier, qui portent la vie pastorale doivent intégrer dans leur démarche ce qui se vit et se cherche dans les différents *mondes* où les gens vivent et s'investissent. Je pense au monde de l'enseignement, à celui du travail et de l'économie, à celui de la santé ... Il faut parfois savoir rassembler des acteurs, chrétiens ou non de ces mondes et les écouter à propos de ce qu'ils portent, leur demander aussi comment ils voient le rôle des chrétiens et de l'Église par rapport à ces enjeux. L'enseignement social de l'Église nous pousse à cela, quelle place y accordons-nous ? Dans la vie de la paroisse comme telle, pourquoi ne pas faire place à des formations sur des thématiques de société regardées pour elles-mêmes et aussi d'un point de vue chrétien (la question écologique à partir de l'encyclique *Laudato si* 'par exemple). Comme aumônier d'étudiants, je me rends compte que c'est essentiel, mais je crois que cela peut aussi avoir sa place en paroisse.

De cette façon-là, la paroisse est amenée à s'identifier dans la vie sociale du lieu où elle est plantée et cela exige que ses membres soient davantage conscients de ce qu'elle est et de la mission qui est la sienne. Une saine fierté d'appartenir à telle paroisse grandit lorsque l'apport de celle-ci à la vie sociale est reconnu et apprécié. Evidemment, cette présence à la vie sociale ne peut pas devenir une opération de com. ou de marketing ; elle doit être vécue comme un signe, un témoignage, un service désintéressés.

Je termine cette deuxième partie en revenant à cette maxime du Pape François : « Le temps est supérieur à l'espace ». Donner priorité au temps, c'est mettre en œuvre la pastorale non comme une bureaucratie qui régleme et contrôle tout, mais comme une proposition qui s'adresse à des personnes libres. On sait alors que le temps est nécessaire pour rencontrer, rejoindre, accompagner, laisser grandir ... Donner priorité au temps, c'est aussi savoir relativiser l'espace paroissial et ouvrir aux paroissiens d'autres espaces qui viendront enrichir leur cheminement chrétien. Savoir par exemple se réjouir de ce que des jeunes chrétiens participent aux JMJ, se rendent à Taizé et créent ainsi des liens nouveaux, inviter des paroissiens à participer à tel pèlerinage, tel mouvement dont la paroisse n'est pas maître, mais qui pourront contribuer à leur croissance chrétienne.

III. Quels moyens ?

Dans cette dernière partie, j'évoquerai des moyens plus concrets et même, jusqu'à un certain point précis, de donner consistance à la nouvelle paroisse et de susciter le goût d'y appartenir.

1. La communication

Il y a de grands enjeux pastoraux liés à la communication. Les restructurations qui se sont produites ne sont bien connues que d'un très petit noyau, même pas tous les pratiquants du dimanche. Tout doit être repensé dans ce domaine pour que la vie ecclésiale en paroisse soit accessible facilement au plus grand nombre. Ce travail est commencé, mais est loin d'être abouti.

Quand on pense communication, il ne faut pas perdre de vue que le cœur de la communication de l'Église c'est l'annonce de l'Évangile (un mot qui signifie du reste à sa façon communication). Toute la communication ecclésiale même la plus pratique doit, à sa place, contribuer à cette annonce qui est la raison d'être de la paroisse. Et cette communication-là, comme toute véritable communication et même davantage, elle se joue en définitive, même au siècle d'Internet et des smartphones, dans les rencontres de personne à personne.

Autre élément fondamental : communiquer, ce n'est pas simplement s'exprimer. Il s'agit de parler à l'autre et donc de tenir compte de ce qu'il peut entendre et comprendre, de ce qu'il cherche aussi. Un exemple basique : les nouveaux noms des paroisses ne sont pas connus sauf des initiés ; quand les gens cherchent la paroisse sur Internet, il faut en tenir compte.

Il s'agit aussi d'être concret, efficace et de mettre en place une communication de qualité. Un site web est indispensable, il doit être facilement accessible, beau, mis à jour. Des publications papiers ne peuvent plus ressembler aux photocopies stencylées du 20^{ème} siècle. Logo, photos, couleurs sont devenus indispensables. L'utilisation de certaines toutes boîtes qui sont beaucoup lus peut être pertinent. Les panneaux d'affichage au fond des églises sont parfois plus utiles pour les historiens que pour ceux qui désirent connaître les événements à venir !

2. Un lieu d'accueil et de vie

Un décret synodal demande qu'un tel lieu existe dans chaque nouvelle paroisse. Dans certaines paroisses, on a devancé le décret, mais c'est loin d'être le cas partout. C'est pourtant essentiel aujourd'hui. Il ne s'agit pas simplement d'un secrétariat, c'est pourquoi je n'ai pas utilisé ce terme, mais d'un lieu pastoral d'accueil et de vie. Un lieu de référence. Un lieu donc qui peut et doit jouer un rôle important dans la conscience d'appartenance à la paroisse.

C'est un lieu où doivent pouvoir se retrouver comme chez elles les personnes qui portent la vie de la paroisse. Un lieu bien aménagé, bien décoré, pas comme ces locaux paroissiaux froids et qui transpirent l'humidité. Bien chauffé donc, bien équipé aussi. Une vraie maison où les prêtres notamment peuvent se croiser, mais aussi les personnes qui portent des responsabilités. C'est là qu'on doit pouvoir facilement relever du courrier, transmettre des

informations et des documents. Dans cette maison, on doit pouvoir partager un moment de prière, un café ...

C'est aussi la maison où les personnes qui adressent une demande à la paroisse savent que c'est là qu'il faut aller, qu'elles y seront bien accueillies et renseignées. Cela ne demande peut-être pas un accueil permanent, mais quand même suffisamment régulier. Les coordonnées d'un tel lieu doivent être largement diffusées. C'est vraiment un outil important.

3. Des événements

D'elle-même, l'année liturgique conduit à vivre des temps et des moments particuliers. Ce n'est déjà pas rien de leur donner du relief notamment en rassemblant toute la paroisse à l'occasion de certains d'entre eux (l'entrée en carême, la veillée pascale par exemple) en y convoquant vraiment et largement.

Nous avons également besoin, pour vivre ensemble l'expérience de la foi, d'événements hors cadre en quelque sorte, qui constituent une vraie rencontre de relance pastorale. Comme ingrédients de ce type de rencontre, je verrais : le rassemblement fraternel, un temps d'intense célébration, un temps de réflexion qui permette d'exprimer des orientations pastorales et de mobiliser pour leur mise en œuvre. Il me semble que partout, il devrait y avoir en septembre un événement de relance de l'année pastorale. Je suis même un peu étonné que cela ne se fasse pas davantage.

Il faut aussi, plus rarement, susciter une démarche plus marquante, longuement préparée par le plus de personnes possibles, qui ait toujours une dimension missionnaire et qui, de façon festive soit la conclusion d'une démarche et la relance d'une nouvelle étape. Toute association un peu importante éprouve le besoin de susciter, au moins une fois tous les dix ans, une sorte de congrès où elle peut faire le point sur ce qu'elle est et veut être. Pour les paroisses nouvelles qui sont quand même de grands ensembles, ce type de démarche me semble indispensable. *Renaissance*, puis *Refondation* l'ont imposé en quelque sorte, mais il faut aussi en prendre l'initiative.

4. Une cohérence pastorale

Ceci est lié au point précédent, mais je tiens à m'y arrêter spécifiquement car c'est capital et souvent absent. La communion dans une paroisse se fait aussi en raison d'une cohérence pastorale qui est pensée, choisie et mise en évidence. Pour le dire négativement, il ne suffit pas d'assurer, même avec beaucoup de soin, ce qui doit l'être : célébrations dominicales, catéchèse, accueil des demandes sacramentelles ... Il faut aussi discerner ensemble des objectifs peu rencontrés sur lesquels il vaut la peine de se mobiliser spécifiquement pendant un certain temps. Je pense par exemple à la relation avec les mouvements de jeunesse ou avec les écoles. C'est le type d'attention pastorale qui risque de ne jamais émerger si on ne les met pas en évidence avec la volonté de se mobiliser et d'avancer. Il importe alors d'exprimer à l'ensemble de la communauté ce genre de priorités, de les expliquer, de se fixer des échéances, de mener une véritable campagne pastorale.

5. Equipements. Finances

La question des finances, de la gestion matérielle et administrative est loin d'être sans importance dans cette question de l'appartenance à la nouvelle paroisse. Il s'agit généralement des dernières choses que l'on met en commun. Et si cela se fait dans la confiance et pas seulement contraints et forcés, c'est le signe qu'une nouvelle communion a réellement commencé à se former. Je vois deux aspects importants de cette question :

Ici, il faut savoir rationaliser car la gestion matérielle héritée du passé est devenue très lourde et, du coup, parfois très mal faite. Des évolutions sont en route, mais trop lentement. Je n'entre pas dans le détail car c'est complexe et ce n'est pas directement le sujet même si cela y touche. Cela concerne notamment l'évaluation des locaux dont il convient de disposer. Je constate à la fois qu'il y en a trop et que par ailleurs il en manque en certains lieux. Ainsi les grandes salles n'ont plus guère d'utilité et il manque souvent de salles petites et moyennes bien équipées pour la catéchèse par exemple.

Ces questions-là doivent être pensées et orientées en fonction de visées pastorales. Or là, il y a une vraie difficulté en maints endroits où il y a une autonomisation de la gestion matérielle. Cela devient alors un nœud à tensions parfois vives. Il faut que cette gestion soit bien reliée au curé et à l'EAP et il me semble qu'à ce propos, nous ne sommes pas très loin. Cela touche pourtant à la communion, à l'appartenance et souvent pas un peu.

Je reviens une dernière fois à la maxime du Pape François, « le temps est supérieur à l'espace ». Elle concerne aussi la question des moyens car, d'une manière ou d'une autre, ceux-ci visent à tisser des liens qui ouvriront à l'accueil de l'Évangile. Or, il faut davantage de temps que de moyens pour tisser des liens de communion. Il ne suffit pas de disposer de moyens, par exemple des locaux, il faut appeler des personnes qui peuvent leur donner vie, les mettre en œuvre et, auparavant, il aura fallu discerner de quels moyens il fallait disposer. Derrière cette maxime, il y a une question décisive : notre perspective est-elle de posséder, de mettre la main sur les personnes, les choses, est-elle d'encadrer ou est-elle d'engendrer à la vocation de disciple-missionnaire ?

J'ai suggéré tout à l'heure que la communion pourrait bien être le nom chrétien de l'appartenance. Le mot renvoie au mot grec *koinônia* qui désigne ce qui nous est commun. Et, en christianisme, ce qui nous est commun, c'est d'avoir quelque chose en commun avec Dieu lui-même. C'est ce qu'exprime merveilleusement le début de la première lettre de Jean : « Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons à vous aussi, pour que, vous aussi, vous soyez en communion avec nous. Or nous sommes, nous aussi, en communion avec le Père et avec son Fils, Jésus Christ. Et nous écrivons cela, afin que notre joie soit parfaite » (1 Jn 1). C'est l'expérience d'une joie profonde venant d'une communion inouïe avec Dieu, une joie qui grandit d'être partagée, c'est cela qui est au cœur de l'appartenance des chrétiens à une communauté ecclésiale.

Paul Scolas, 18 mars 2017